

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Entre l'espace et le temps

André-G. Bourassa

Numéro 14, avril-mai 1979

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40473ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bourassa, A.-G. (1979). Entre l'espace et le temps. *Lettres québécoises*, (14), 18-21.

Entre l'espace et le temps

Ou le lieu de rencontre de
Pierre Morency, Jean-Aubert Loranger,
Denis Vanier et Michel Van Schendel.

Le *Magazine littéraire* a publié, l'automne dernier (no 140, sept. '78), un numéro intitulé « 68-78, dix ans de poésie » qui retient, pour cette décennie, 101 poètes francophones, dont dix Québécois : Beaulieu (M.), Brault, Chamberland, Gauvreau, Geoffroy, Langevin, Miron, Morency, Ouellette et Vanier. Les articles (de Marc Kravetz, qui avait signé le supplément « Québec » quelques mois plus tôt — no 134, mars '78) comportent des inexactitudes¹ mais ont le mérite de donner une place relativement considérable à la production québécoise. Je ne sais quels critères ont présidé au choix des poètes et je note avec regret l'absence, par exemple, de Brossard (pour ne nommer que celle-là et souligner que le *Magazine* n'a retenu que quatre femmes sur 101 poètes et aucune du Québec). Rien, dans les textes théoriques qui précèdent, même pas les mises au point de Michel Butor

sur les « poètes de l'écriture », ne justifie l'exclusion de ceux — et celles —, entre autre, que les rétrospectives de l'Hexagone ont consacrés, non plus que l'absence, par exemple, de la plupart des poètes des *Herbes rouges*, trop souvent considérés comme une faune . . . pour ne pas dire une flore ! Tant mieux toutefois pour ceux qui figurent au palmarès : il n'est pas trop tôt pour qu'on reconnaisse une valeur internationale à certains des poètes de chez nous. Je pense à Pierre Morency et à Denis Vanier dont il sera question ici.

1. Torrents

*À cause probablement du feu terrible qui est en eux, à cause toujours de cette eau qui est dans les profondeurs et qui jaillit.*²

Le titre de Morency³ suggère à première vue une thématique, et une thé-

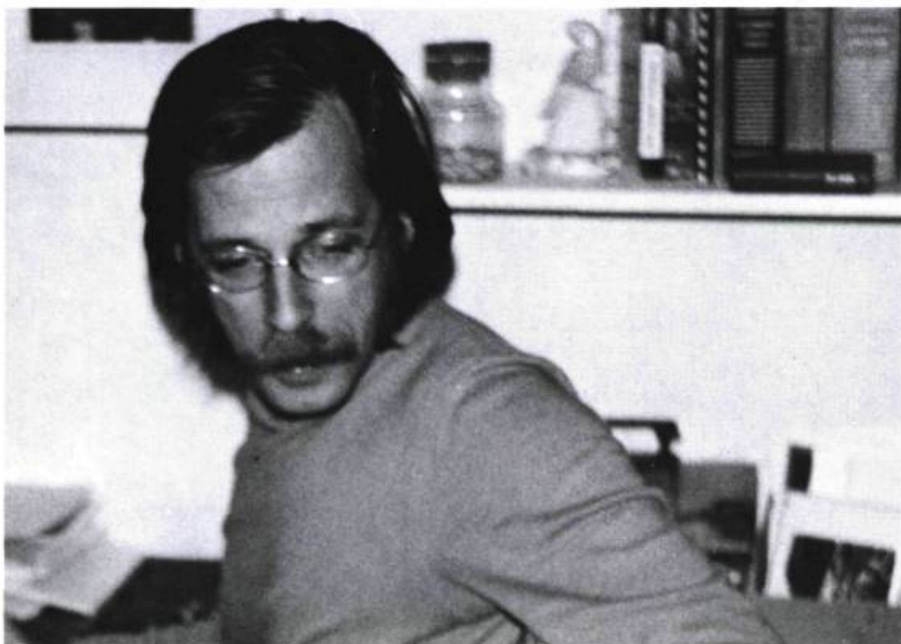
matique de l'espace. En réalité, il s'agit tout aussi bien du temps dans ce recueil divisé en quatre temps et les quatre strophes qui divisent le recueil semblent avoir été choisies arbitrairement parce qu'elles comportaient tour à tour les mots « première fois », « deuxième jour », « trois fois le loup » et « quatre serrures », tout aussi bêtement que dans l'histoire des *Trois petits cochons* !

Je ne vois donc pas ici un poète de l'espace, un poète du lieu politique et surtout un « poète de Québec »⁴. Pierre Morency n'est pas plus le poète de Québec que Gaston Tremblay n'est le poète de Sudbury et Serge Dion le poète de Hull. La tentation est grande, dans l'actuelle décentralisation des Affaires culturelles, que les Conseils régionaux de la culture se cherchent des bardes locaux à mettre au rang des tisserands et des potiers. Ce rapetissement des perspectives risque de faire jouer aux écrivains le rôle de Schtroumpfs-poètes appelés à célébrer les expositions, banquets, concerts et carnivals comme le fit jadis Louis Fréchette devant Albani, Sarah Bernard ou le Prince de Galles :

*Schtroumpfons ensemble avec ardeur
Cette ode à notre visiteur
Il a schtroumpfé notre village
La schtroumpf se lit sur son visage.*⁵

Morency a été très clair, et par deux fois, sur son refus de jouer le rôle de poète de circonstance et de poète régional :

Le poète n'est pas un agent culturel ; il est l'explorateur des souterrains, celui qui choisit entre toutes activités, la plus lumineuse : apprivoiser l'Énigme. Le lieu de ce travail est un au-delà des entrailles, un



profond humain qui n'a pas fini d'effrayer les admirateurs superficiels de la poésie.⁶

La poésie comme *Lieu de naissance*, chez ce fils de foreur de puits. Peut-être Morency ne parlerait-il plus aujourd'hui en termes d'Énigme avec majuscule ni même d'entrailles avec minuscule. Sa psychanalyse à travers les images venues de l'inconscient est faite⁷. Mais la fuite du superficiel et la volonté de chercher en poésie un lieu de travail demeurent substantiellement les mêmes aujourd'hui, si on en juge par *Torrentiel*. Il semble qu'il s'agit désormais non plus tellement de faire sourdre des images pour lesquelles on devra trouver des mots, mais d'oeuvrer directement sur les mots. L'eau est venue ; le problème est de canaliser le torrent pour que la surabondance n'entraîne pas la mort. « La psychanalyse prise au mot », comme dirait René Major⁸, plutôt que prise aux figures. C'est le sens que je vois à cette déclaration de Morency :

Le poète, en ces temps d'avant-guerre, évitera de parler de la paix, préférant oeuvrer dans les mots [. . .]. Il écrira des poèmes avec des mots qu'il aura laissés dormir un long moment dans ses coffres à lui.⁹

Des mots en joul, comme « lichant », « coltar », « guenillouse » et « ouache ». Des mots tantôt populaires et tantôt savants qui dressent une liste considérable d'oiseaux du pays, comme jaseurs, pluvier, pics, harfangs, gerfaut. Et des figures de style qui font sourdre les mots :

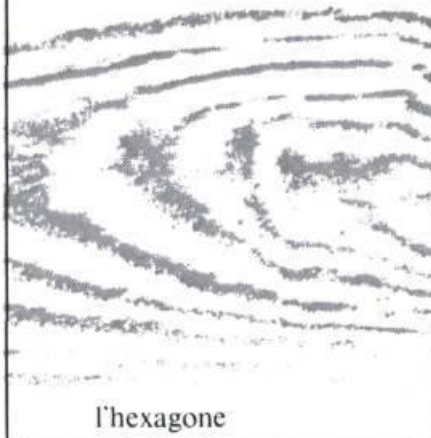
*le fiel si tôt dans la gorge du petit
si jeune et déjà toutes les lames du roi
le défient*

*quand on sèche les peaux
quand s'avance la varlope [. . .]
quand le coeur acéré du flécheur
dans sa cache
quand la file des malards au large
(p. 20-21).*

Et l'on file ainsi, de quand en quand, de nuits en nuits, sans qu'il soit vraiment question d'un temps linéaire non plus que d'un lieu régional, mais bien d'une hésitation entre l'eau et le feu, entre torride et torrent.

torrentiel

poèmes de pierre morency



2. Terres neuves

*au fond de la terre qui meurt
comme des indiens
brûlés d'alcool et de doses¹⁰*

Dans le dernier numéro de *Lettres québécoises* il a été question de l'édition des contes de Jean-Aubert Loranger par Bernadette Guilmette. Une édition de Loranger par Guilmette est passée inaperçue, celle de *Terra-Nova* dans le *Bulletin* du Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa. Le recueil de Loranger devait comporter dix pièces ; Guilmette en a réédité cinq qui avaient été éparpillées dans des journaux et revues, entre 1926 et 1937 : « Sur les Rocheuses », « Ode processionnelle à Notre-Dame de Bonsecours », « No-



made loin des villes » (incomplet si on en juge par les pointillés et le sous-titre « fragments » du premier éditeur), « Veilleurs de feux » et « Incantation à la pluie ». J'ignore pourquoi elle n'a pas retenu « Mais au siècle prochain » que je tenais de Marcel Saint-Pierre¹¹ et qui était destiné à un numéro spécial de *La Barre du jour* prévu pour le début des années 70. Six pièces sur dix de récupérées, et assez belles pour faire un recueil de qualité.

Dans *Terra-Nova*, qui faillit bien s'appeler *North America*, Loranger oeuvre sur un thème spatial semblable à celui de Saint-John Perse dans cette *Anabase* qui vient tout juste de paraître à l'époque : pays sauvage, mer, montagnes. Loranger chante les Indiens de l'Ouest, les Rocheuses, les Prairies, le fleuve, le port et les bancs de Terre-Neuve. Ce n'est pas très séparatiste (la séparation d'alors visait à se libérer de l'Angleterre et à lui arracher le Labrador), mais Loranger se voulait le chantre des terres nouvelles d'Amérique dans une écriture nouvelle:

Mais au siècle prochain, sur les Bancs de Terre-Neuve, trois cents barques, lambrissées de pins de Colombie, se partageront encore l'horizon.¹²

Je retiens surtout, chez Loranger, la modernité de l'écriture (suppression de la rime et de la strophe fixe) et la présence constante de la mer qui n'est pas très fréquente dans la poésie québécoise (mais Loranger, au début des années 30, fut secrétaire du Ministre de la Marine, Duranleau, dans le cabinet Bennett ; avant cela, il avait été chroniqueur de la marine à *La Patrie*). Je retiens aussi cette imagerie indienne que son ami Gilles Hénault, dans *Totems*, portera à ses plus belles réalisations, et qui donne, chez Loranger ces vers d'une facture étonnante à une époque où d'aucuns cisèlent encore des sonnets :

*Sur le pas de ma porte, où sont
écrits les symboles du totem,
Les vents de toutes les directions se
disputent la fumée des calumets, que
je destine aux quatre points cardinaux ;*

*À l'enseigne de la joie, ma figure
était peinte de rouge vermillon.¹³*

Celui qui vit les totems et les pins de Colombie au pas de sa porte, la mer au

bout de son jardin et les quatre coins cardinaux dans la fumée de son calumet, c'est toujours le même que Gilles Marcotte voyait dans les premiers recueils : « Puisque le départ est impossible, et n'amènerait d'ailleurs que déception, tant le désir qui l'appelle est violent, total, il faudra lui faire place ici, dans l'immobilité du quotidien [. . .], inscrire la passion du monde dans le « pays sans amour » ». ¹⁴ Il est de l'époque des conquêtes de l'espace terrestre.

3. L'odeur d'un athlète

Parler de Denis Vanier en même temps que de Jean-Aubert Loranger, c'est assez pour me faire tirer à bout portant par ceux qui ne sauront voir tout ce qu'ils ont de commun, ne serait-ce que d'être poètes et moutons noirs de grandes familles ! De l'époque des conquêtes de l'espace intérieur, comme Rimbaud, tout aussi voyou et voyant que lui, imprévisible et peut-être paranoïaque dans les marges, Vanier est de ceux que je persiste à prendre au sérieux même s'ils font tout pour me faire « damner ». Vanier terroriste du langage, capable de poser des problèmes d'écriture là où on les attend le moins :

une épouvantable et superbe maculation des « types agresseurs » de l'infini, leur sacage une de « science-fiction non-historique » tuant toute forme de style, l'écriture transcendée par elle-même. ¹⁵

La force des mots, la violence des mots, la transgression des lois de la langue et la perversion des styles. Vanier semble avoir délaissé l'horreur, ne gardant surtout que des monstres roses (« comme les mites roses pâles du coton ») et, comme toujours, ses hallucinations de police. C'est affaire de goût : les tatouages de « bouncers » et l'« odeur d'athlète/sous la douche » reprennent le « parfum de police » du *Clitoris de la fée des étoiles*. Ce ne peut être pire que l'« odeur des latrines » de Rimbaud tel que chanté par Ferré. Les âmes délicates en prennent pour leur nausée.

Nous n'avons peut-être pas de poète plus profondément révolté que Vanier. Cette révolte est d'autant plus profonde qu'elle côtoie une certaine impuissance à se faire entendre. Plus il dérange, moins on l'écoute ; moins on l'écoute, plus il dérange. Un jour, ça va éclater et sentir mauvais . . . le parfum pas trop discret de la bourgeoisie.

4. Grèves

Mon sous-titre est trompeur. Car il ne s'agira pas ici de lieu, mais de temps. Michel Van Schendel, dans *Veiller ne plus veiller*, n'est pas le poète des plages nouvelles comme il le fut dans *Poèmes de l'Amérique étrangère*. En effet, ils étaient bien près des poèmes de la conquête de l'espace de Saint-John Perse et de Jean-Aubert Loranger, les poèmes que publiait Van Schendel il y a vingt ans :

*À l'assaut des mâts sur la mer
Nous trouverons des pays de ciel
franc.* ¹⁷

À plus forte raison dans *Variations sur la pierre* où les poèmes s'intitulent « Estuaire au temps meilleur », « Poème au vent indien » ou « Terre première ». Mais il a coulé de l'eau dans l'estuaire en vingt ans et Michel Van Schendel nous remet cette fois des poèmes datés. Et datés avec beaucoup de continuité, puisqu'il s'agit très précisément d'un journal tenu durant le temps d'une grève à l'Université du Québec à Montréal, entre septembre 1976 et mai 1977. En face de chaque poème on trouve des notations (poèmes sur page de droite, notations sur page de gauche) : anecdotes, rappels de faits divers. Dans ces notes, on trouve aussi bien le nom du dirigeant communiste grec Nikos Beloyannis et de la dirigeante espagnole Dolores Ibarruri que celui du président de l'Université, Robert Després ; ils s'affrontent sur la page de la même façon, nous est-il rappelé, que Snoopuq affrontait Despruq dans la production « bédiste » (BD) du temps de grève.

Je suis plus sympathique à l'art populaire (par le peuple) qu'à l'art des masses (au peuple), selon la distinction de Mikel Dufrenne, et l'écriture de Van Schendel me paraît appartenir plutôt à la seconde catégorie. Mais il faut convenir que *Veiller ne pas veiller* est une réussite en son genre. Il y a un caractère novateur dans ce jeu intertextuel du journal d'une grève gagnée et des poèmes datés qui faillirent s'appeler *Suite pour une grève perdue*. La poésie, même chez ce poète engagé, se voulait sans doute conjuration du sort.

De l'espace au temps

Quelques recueils récents ¹⁸ sont présentés d'une façon qui les fait se rassembler étrangement malgré leurs différences. Ils provoquent une interrogation sur un même thème, le temps. Ils se présentent à nous plus ou moins structurés en forme de journal ou d'album de famille. Recueils du temps déchiré, du temps conjuré, d'expériences passées qu'on revit et qu'on assume sans prétendre les récupérer. Pendant des années la poésie a tourné et retourné



Denis Vanier

VEILLER NE PLUS VEILLER

Michel van Schendel

le problème du lieu québécois. Voilà soudain — peut-être parce qu'on s'est donné un instrument politique qui prend

en charge la question du lieu — que le problème se pose en termes de temps : pourquoi naître et pourquoi mourir, pourquoi veiller et pourquoi vieillir ? De Loranger à Théberge, aussi bien que du premier Van Schendel au dernier, du premier Morency au dernier, on voit ainsi le sismographe se déplacer de l'axe de l'espace à l'axe du temps. Ce qui semble coïncider avec cette polarisation de toute la poésie québécoise des dernières années, me semble-t-il, entre l'axe de l'intervention et celui de l'identification, ce que j'espère bien avoir l'occasion d'approfondir un jour.¹⁹

André G. Bourassa

Notes

1. Claude Gauvreau est mort à 46 ans et non à 36 et la photo qui doit représenter Claude représente son frère Pierre ; Miron publie ses premiers poèmes au début des années cinquante et non soixante, etc.
 2. Pierre Morency, in Donald Smith, « Entrevue : Pierre Morency poète et dramaturge », *Lettres québécoises*, no 12, nov. 1978, p. 45, c. 2.
 3. Pierre Morency, *Torrentiel*, Montréal, L'Hexagone, 1978, 68 p.
 4. Id., in Donald Smith, *op. cit.*, p. 44, c. 1.
 5. Peyo, *La Soupe aux Schtroumpfs*, Paris, Dupuis, 1976, p. 12 !!!
 6. Pierre Morency, « Réflexions sur la poésie », *Nord*, no 3, été 1972, p. 39-40.
 7. Id., « J'ai passé cinq ans dans le ventre de mes poèmes pour naître à la vie. Il a fallu que je refasse toute l'aventure, c'est-à-dire que dans mes poèmes, par eux, il a fallu que je refasse tout le chemin qui mène de la gestation à l'arrivée dans la vie [. . .]. Quand j'ai commencé à écrire, j'ai eu l'impression que j'avais un Québec à libérer à l'intérieur de moi-même et cette libération m'est apparue comme primordiale ». In « Entrevue avec Pierre Morency », *Nord*, *op. cit.*, p. 23 et 25-26.
 8. René Major, *Rêver l'autre*, coll. « La Psychanalyse prise au mot », Paris, Aubier-Montaigne, 1977.
 9. Pierre Morency, in Donald Smith, *op. cit.*, p. 41-42.
 10. Denis Vanier, *L'Odeur d'un athlète*, Montréal, Éd. cul Q, 1978, s. p.
 11. Cf. André G. Bourassa, *Surréalisme et littérature québécoise*, Montréal, L'Étincelle, 1977, p. 49-50, note 120.
- Bernadette Guilmette prouve que l'« Ode processionnelle à Notre-Dame de Bonsecours » appartient à *Terra-Nova*, elle en a trouvé une version en vers dans *La Revue populaire*. Elle en exclut aussi avec raison « *La Longue Trail* », ne se laissant pas tromper par une phrase ambiguë de Berthelot Brunet : « Loranger, fera suivre un peu plus loin, ou précéder, cette grande pièce, d'une autre, qui a sa grandeur mais familière . . . » (in *Le Canada*, 31 oct. 1933, p. 3).
12. In *Surréalisme et littérature québécoise*, *ibid.*
 13. In Bernadette Guilmette, « Les Textes retrouvés de Jean-Aubert Loranger », *Bulletin du Centre de recherche en civilisation canadienne-française*, no 15, déc. 1977, p. 9.
 14. Gilles Marcotte, « Avant-propos », in Jean-Aubert Loranger, *Les Atmosphères* suivi de *Poèmes*, coll. « Sur Parole », Montréal, HMH, 1970, p. 16.
 15. Denis Vanier, *op. cit.*
 16. Michel Van Schendel, *Veiller ne plus veiller*, Saint-Lambert, Éd. du Noroît, 1978, 95 p.
 17. Id., *Poèmes de l'Amérique étrangère*, coll. « Les Matinaux », Montréal, L'Hexagone, 1958, p. 21.
 18. Pierre Pelletier, *Temps de vies*, coll. « L'Astrolabe », no 1, Ottawa, Éd. de l'Université d'Ottawa, 1979, 69 p.
- Jean Charlebois, *Conduite intérieure*, Saint-Lambert, Éd. du Noroît, 1978, c. 125 p.
- Jean-Yves Théberge, *De temps en temps*, Saint-Lambert, Éd. du Noroît, 1978, 81 p.

Vient de paraître

AUX PRESSES
DE L'UNIVERSITÉ
LAVAL

LES MOTS À L'ÉCOUTE

Poésie et silence
chez

Fernand Ouellette,
Gaston Miron
et

Paul-Marie Lapointe

par Pierre NEPVEU

Abordant ici des questions de grande actualité, Pierre Nepveu traite de l'oeuvre de trois poètes québécois majeurs d'aujourd'hui, et étudie des notions en cours dans notre milieu culturel, reflet du milieu culturel étranger, à savoir la modernité, les rapports entre le langage et le silence.

Il montre en quoi chacun de ces trois poètes illustre un aspect de la modernité poétique, mais toujours dans la perspective d'un silence qui a rapport à l'errance, à la folie et au délire. Surtout, il montre que la modernité, définie par Hugo Friedrich, Mallarmé et Blanchot, allie rigueur et évocation, unité et altérité, folie et sagesse.

Le premier à étudier la poésie au Québec sous cet aspect, ce livre est une contribution de premier plan à l'étude du mouvement poétique québécois.

302 pages, \$10.

EN VENTE CHEZ
VOTRE LIBRAIRE
OU
CHEZ L'ÉDITEUR :

LES PRESSES
DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

C.P. 2447, QUÉBEC G1K 7R4